

**Zeitschrift:** Revue de Théologie et de Philosophie

**Band:** 25 (1937)

**Heft:** 104

**Artikel:** Études critiques : Le Milieu Biblique avant Jésus-Christ [Charles-F. Jean]

**Autor:** Nagel, G.

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-380314>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 22.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## ÉTUDES CRITIQUES

---

CHARLES-F. JEAN, *Le Milieu Biblique avant Jésus-Christ*. 3 volumes. Paris, Geuthner. I. *Histoire et Civilisation* (1922), II. *La Littérature* (1923), III. *Les idées religieuses et morales* (1936). — 30, 60 et 135 fr. français.

Il est difficile de rendre compte d'un ouvrage qui, comme celui-ci, embrasse un champ si vaste. Je me limiterai donc volontairement à des remarques générales et à l'étude plus détaillée d'une des parties de cette publication qui touche à tout le Proche Orient antique.

Dans la préface de son troisième volume M. Jean se plaint que plusieurs recenseurs des deux premiers aient cru devoir se placer pour les juger sur un terrain « strictement scientifique » qui n'était pas le sien. Penser qu'il entende par là que son travail n'est pas scientifique serait lui faire une injure gratuite. Sa remarque vise moins loin. Il veut simplement souligner qu'il n'a point songé à faire un ouvrage nouveau, conçu dans une intention purement scientifique, mais que, professant ces matières dans un séminaire catholique, il désirait par cette publication prolonger l'influence de ses cours. Sans justifier les lacunes et les fautes soulignées par ses censeurs, cette remarque explique du moins certaines particularités de l'ouvrage, entre autres cette division chronologique singulière dans laquelle Moïse et l'exil de Babylone servent de points de repère. Commode dans un cours de séminaire, cette division est peu adéquate à l'histoire des peuples divers qui sont étudiés dans *le Milieu Biblique*. Il eût été plus scientifique et plus clair de conserver dans chaque cas les cadres chronologiques ordinaires ; un tableau final bien fait eût suffi à donner les synchronismes nécessaires entre ces civilisations qui se coudoient et s'interpénètrent tout en gardant leur originalité foncière.

Que faut-il entendre exactement par le *Milieu Biblique* ? Au début de son ouvrage, M. Jean en donne une définition à laquelle je souscris entièrement pour le fond : « Par cette expression *Milieu biblique*, nous entendons géogra-

*phiquement*, la région qui s'étend de l'Elam jusqu'à la Grèce et à Rome, et du Caucase et de l'Asie mineure jusqu'à la Nubie ; *ethnologiquement*, les peuples divers qui, sur cette aire, purent exercer une influence notable au cours des longs siècles qui commencent avec les origines pour finir à l'aube de notre ère ; *moralement*, ou mieux, aux points de vue religieux, moral, intellectuel, artistique, l'ensemble des influences marquées qu'exercèrent les civilisations respectives de ces peuples » (I, p. vi).

L'auteur est-il resté fidèle à ce programme ? Quelques remarques de principe s'imposent. La préhistoire entre-t-elle dans ce cadre ? Il ne suffit pas pour cela de la considérer comme « en marge de Gen. I à XI » (I, p. I, n. I). Dans le premier volume l'auteur ne donne que quelques idées trop générales pour être intéressantes, mais il étudie de plus près les idées religieuses (III, p. 3-36). Cette étude pourrait se comprendre comme complément à une étude archéologique du pays de Canaan, mais elle me semble étrangère au *Milieu Biblique* (1).

La Grèce et Rome font-elles partie du « Milieu biblique avant J.-C. » ? La première, certainement oui, tant à l'époque mycénienne qu'à l'époque historique, mais la seconde, certainement non. Etudier la civilisation mycénienne a son intérêt, mais ces pages (I, p. 84-93), privées de toute illustration, ont peu de valeur. Ce qui est dit de la Grèce classique reste très sommaire, les pages qui lui sont réservées auraient été mieux employées, consacrées à d'autres civilisations. L'Iran est complètement passé sous silence dans le second volume, comme si sa littérature n'existait pas, mais cette lacune regrettable est en partie comblée au troisième.

Quelle place accorder à chaque pays dans ce tableau d'ensemble de l'Orient ancien ? Un regard très superficiel discerne tout de suite dans cette publication une disproportion étonnante entre ce qui est consacré à la Mésopotamie et ce qui concerne l'Égypte. Un petit tableau le fera mieux ressortir :

	Mésopotamie	Égypte	En tout
vol. II . . . . .	250 p.	130 p.	530 p.
vol. III texte . . . . .	255 p.	51 p. <sup>(2)</sup>	686 p.
planches . . . . .	93 pl.	15 pl.	235 pl.
figures . . . . .	28 fig.	11 fig.	76 fig.

La différence n'est pas uniquement dans le nombre des pages, elle est plus encore dans la manière de traiter les sujets. Dans le troisième volume tout ce qui touche à la Mésopotamie est étudié avec une telle surabondance de détails qu'il est parfois difficile de suivre les idées générales, tandis que l'Égypte est traitée de seconde ou de troisième main. L'auteur emploie abondamment les

(1) Que viennent y faire de vagues notions de géologie agrémentées de deux tableaux ? (I, p. 209-10 et III, p. 3). — (2) Dans le troisième volume, 10 pages suffisent à l'auteur pour parler de la vie religieuse et morale du Moyen Empire et 15 pour le Nouvel Empire. C'est manifestement trop peu quand il s'agit des deux périodes les plus florissantes de la vie égyptienne.

travaux de détail qui lui semblent intéressants, mais ne s'inquiète guère de maintenir dans l'ensemble un équilibre harmonieux<sup>(1)</sup>.

Théoriquement il y avait bien des manières de présenter une matière aussi vaste. L'auteur pouvait partir de la Bible et donner en commentaire au texte sacré les nombreux parallèles littéraires ou religieux fournis par les peuples de l'Orient<sup>(2)</sup>. Cette manière de faire permet de mieux souligner certains rapprochements (cf. les diverses traditions concernant le déluge), mais le tableau reste nécessairement fragmentaire. L'auteur pouvait aussi, comme l'a fait Gressmann<sup>(3)</sup>, se borner à publier des textes et des images de chacun des peuples, en laissant à ceux qui emploient son ouvrage le soin de tirer les conclusions qui s'imposent. Une troisième méthode était possible, celle du dictionnaire ; mais si l'archéologie peut se répartir aisément dans ses casiers, la littérature et la vie religieuse s'y prêtent moins bien. M. Jean n'a suivi strictement aucune de ces méthodes. Il se conforme plutôt à la seconde, mais il la complète par une étude de la vie religieuse et ne se borne pas à aligner des textes. Il a eu recours aussi à la troisième : l'index du premier volume est un petit dictionnaire dans lequel il a voulu dire tout ce qui n'avait pas trouvé place dans le texte ; beaucoup d'articles sont superflus et très en dehors du sujet<sup>(4)</sup>. Un index général des trois volumes, sobre, mais complet, aurait rendu plus de services que les trois que nous a donnés M. Jean.

\* \* \*

Après avoir fait ces remarques générales, parcourons les trois volumes de l'ouvrage : I. Histoire et Civilisation, II. La Littérature, III. Les Idées religieuses et morales. Cette division semble, à première vue, claire et logique, mais, pratiquement, dans les volumes II et III l'auteur doit revenir sur ce qu'il a dit au premier pour situer plus exactement les textes qu'il publie. L'histoire est retracée en traits si généraux que ce qui est dit peut se trouver dans n'importe quel manuel. La civilisation, esquissée sommairement et sans illustrations, perd le meilleur de son intérêt. Pour être utile cette partie devrait être beaucoup plus développée, elle aurait alors dépassé le cadre prévu par l'auteur. A mon avis, on aurait pu la supprimer sans dommage et la remplacer par de courtes notices historiques en tête des chapitres du second ou du troisième

(1) Ceci est particulièrement frappant dans les quelques pages consacrées à la vie religieuse du Moyen Empire (III, p. 252-60). — (2) Cf. A. JEREMIAS, *Das Alte Testament im Lichte des Alten Orients*, 3<sup>e</sup> éd., 1916. — (3) GRESSMANN, *Altorientalische Texte und Bilder zum Alten Testament*, 2<sup>e</sup> éd., 1927. — (4) La liste des rois séleucides (I, p. 311) avait sa place naturelle avec les tableaux chronologiques ; elle était plus importante pour le « Milieu biblique » que celle des souverains d'Isin ou de Larsa (I, p. 217). Que vient y faire un long article sur les navires ? (I, p. 292, cf. 262). Et que dire de l'article consacré à Thèbes d'Égypte ? (I, p. 325 s.) Les élans poétiques ne suffisent pas à en masquer les erreurs. Il débute ainsi : « Quel spectacle magique, par un beau clair de lune, que ce monument gigantesque, le temple d'Amon à Karnak ! »

volume. Un tableau synchronique bien fait eût donné le cadre historique général.

Le second volume est consacré à la *Littérature*. Parlant plus loin de l'Égypte, je me borne ici à quelques remarques. Les textes d'un même pays eussent gagnés à être groupés dans un même chapitre, les recherches en eussent été plus faciles et le tableau d'ensemble plus clair. La présentation typographique pourrait être meilleure, des caractères différents distinguant bien ce qui est traduction de ce qui est commentaire ou résumé<sup>(1)</sup> ; l'auteur le fait souvent, il devrait le faire d'une manière absolument régulière. Le choix des textes mésopotamiens me semble bon. Il y a pourtant une lacune regrettable : aucun texte gnomique. Ils ont beau être moins importants que ceux de l'Égypte, ils méritaient une place, à titre de comparaison avec les écrits égyptiens ou israélites. Les textes traduits sont très nombreux ; il eût mieux valu parfois restreindre le choix de manière à pouvoir donner les textes principaux en entier<sup>(2)</sup>. On ne peut reprocher à l'auteur l'absence des textes de Ras-Schamra, qui n'étaient point encore connus, mais il eût été possible d'en donner quelques exemples en appendice au troisième volume. Si les textes phéniciens sont très rares, il était d'autant plus nécessaire de publier les quelques fragments conservés de l'œuvre de Philon de Byblos, qui nous donnent de précieux renseignements sur la religion phénicienne<sup>(3)</sup>. Les textes grecs (Platon, Aristote, etc.) n'ajoutent rien à l'ouvrage ; ils devaient être simplement laissés de côté.

La littérature juive extra-biblique a-t-elle sa place dans un ouvrage de ce genre ? Le oui et le non peuvent se soutenir. Ce sont certainement des textes peu connus et qui mériteraient de l'être. Il y a là la matière d'un livre spécial. Notre auteur se borne en fait à nous donner quelques fragments du livre d'Hénoch, de l'Assomption de Moïse et des Psaumes de Salomon, les autres textes sont sommairement analysés ou même simplement mentionnés<sup>(4)</sup>. Traité de la sorte, ce chapitre est superflu et ces pages auraient pu être utilement consacrées à d'autres littératures. Cette littérature juive extra-biblique intéresse d'ailleurs plus le Nouveau que l'Ancien Testament.

Le troisième volume, paru treize ans après les autres, est beaucoup plus copieux. L'auteur ne s'est pas contenté de publier son cours, il l'a profondément remanié. C'est ainsi la partie centrale de l'ouvrage et les renseignements précieux y abondent. Il est complété par de nombreuses planches. Comme ailleurs, l'Égypte est sacrifiée, mais quand l'auteur est sur son propre terrain, celui des religions mésopotamiennes, il veut tout dire et il en oublie de distinguer l'essentiel de l'accessoire. L'étude est parfois tellement atomique que le profane a beaucoup de peine à en dégager les choses excellentes qui sont comme

(1) Il eût été possible aussi d'envisager un caractère spécial pour les traductions incertaines. — (2) Le système des extraits est particulièrement regrettable pour le code d'Hammurabi (II, p. 54 ss.) ou pour le code hittite (II, p. 182 ss.). — (3) C'est une erreur manifeste que de ranger dans la littérature phénicienne l'inscription hébraïque du canal de Siloé à Jérusalem (II, p. 445), erreur qu'aucune note ne cherche à justifier. — (4) Cf. II, p. 526, la Tosephta.

noyées<sup>(1)</sup>. Le texte est, de plus, hérissé de mots transcrits de la façon la plus rébarbative, et l'habitude qu'a M. Jean de souligner en italique les choses qui lui paraissent plus remarquables n'ajoute pas toujours à la clarté.

L'étude du monde juif à l'époque hellénistique pouvait avoir sa place légitime, mais pourquoi en parler sans avoir rien dit de la religion d'Israël ni de celle des Juifs d'après l'exil ? Quelques-uns des textes publiés au second volume sont redonnés *in extenso*, alors qu'un simple renvoi eût suffi. La distinction faite par l'auteur entre le judaïsme palestinien et celui de la Diaspora me semble plus formelle que réelle<sup>(2)</sup>. Ici comme ailleurs<sup>(3)</sup> l'auteur dépend trop exclusivement des auteurs qu'il utilise et il oublie d'équilibrer l'ensemble de son étude. Après avoir parlé de certaines particularités de la traduction des LXX, il consacre plusieurs pages (III, p. 599 ss.) à l'étude de l'exégèse allégorique chez les Grecs, mais il ne prend pas la peine de l'étudier chez Philon et chez les Rabbins. Ces remarques intéressantes avaient leur place dans le chapitre consacré à la religion grecque ; ici elles devaient être mises en note. A propos du judaïsme palestinien et de celui de la Diaspora, l'auteur pose par deux fois la question : « Eglise avant l'Eglise ? » et il n'a aucune peine à démontrer qu'à cette époque nous ne trouvons pas du tout la conception que peut se faire de l'Eglise un catholique orthodoxe du XX<sup>e</sup> siècle. La question, une fois posée, méritait une étude plus objective.

Le chapitre intitulé « Quelques conceptions communes aux populations du Milieu biblique » (III, p. 617-659) est consacré essentiellement à l'étude des notions de tabou, de sainteté, de sacrifice et de nom. Nous nous promenons plus souvent chez les nègres, les Malgaches et autres primitifs que dans le Milieu biblique. Ce qui devait être dit de ces sujets avait sa place naturelle dans les chapitres précédents. Fondu avec la conclusion, ce chapitre aurait dû montrer véritablement le milieu religieux dans lequel Israël a vécu et s'est développé, les nombreux points de contact qui existent entre le peuple élu et ses voisins, ce qu'il leur a emprunté et surtout ce qui fait son originalité foncière et le distingue des autres peuples de l'Orient classique. S'il est un point où le contact entre Israël et ses voisins est bien clair, c'est dans la littérature sapientiale. Non seulement on distingue l'influence subie, mais on peut aisément marquer ce qui appartient en propre à Israël<sup>(4)</sup>. M. Jean n'en parle guère, il aime mieux nous décrire longuement Moïse lisant les textes des Pyramides, s'inspirant des entretiens de Wn-Amon avec le roi de Byblos pour ses futures discussions avec Pharaon, ou méditant sur la religion hétéothéiste d'Aménophis IV (III, p. 667 s.). Une vague esquisse du développement de la religion d'Israël n'ajoute rien aux conclusions de cet ouvrage ; il eût beaucoup mieux valu choisir quelques faits précis qui permettent de situer exactement les relations d'Israël avec les peuples voisins.

(1) Cf. III, p. 137 ss. le Panthéon à l'époque néo-sumérienne. — (2) Les apocalypses n'ont en tout cas rien d'exclusivement palestinien. — (3) Cf. en particulier le chapitre consacré à la religion grecque (III, p. 460 ss.). — (4) Cf. Paul HUMBERT, *Recherches sur les sources égyptiennes de la littérature sapientiale d'Israël* (1929) p. 183 ss.

\* \* \*

A ces remarques générales, et sans reprendre tout le détail de l'ouvrage, j'ajouterai quelques réflexions sur les pages consacrées à l'Égypte. C'est la partie la plus faible de ces volumes et il ne faudrait pas en tirer des conclusions quant au reste. M. Jean est assyriologue, mais il n'est point complètement étranger à l'égyptologie. En arrivant sur un terrain qui lui était moins familier, il aurait dû redoubler de prudence et cependant rien ne trahit sa réserve. A mon avis, une œuvre de cette envergure ne saurait être à l'heure actuelle le fait d'un seul homme ; le champ est trop vaste et le travail de seconde main est exposé à trop d'embûches : les traductions puisées de droite et de gauche manquent de la plus élémentaire unité, les problèmes ne sont pas exactement posés et les détails prennent parfois trop de place. Je ne veux pas ici m'arrêter à trop de petites choses, mais simplement souligner quelques lacunes importantes et quelques fautes graves.

Dans le premier volume l'histoire et la civilisation de l'Égypte sont traités si sommairement que nous n'avons pas à nous y arrêter ; je me borne à signaler l'étrange tableau chronologique (I, p. 214 s.), où les deux premières dynasties occupent plus de place que l'Ancien, le Moyen et le Nouvel Empire réunis !

Dans le second volume consacré à la littérature nous pouvons aisément séparer ce qui concerne l'Égypte : 57 pages sont consacrées à l'Ancien et au Moyen Empire, 65 au Nouveau et 7 aux derniers siècles avant l'ère chrétienne. Proportionnellement la place faite à l'Égypte est trop petite ; si certains textes sont superflus, d'autres plus nombreux étaient nécessaires. Je ne veux pas discuter ici des détails de traduction, mais examiner surtout le choix qui est fait et souligner les lacunes les plus graves. Je groupe pour cela les textes d'une manière qui ne recouvre pas exactement celle de l'auteur, mais qui me paraît mieux convenir.

Les *textes religieux* tout d'abord. La première place revient naturellement aux grands recueils funéraires. Trois extraits suffisent à M. Jean pour faire connaître les textes des Pyramides<sup>(1)</sup> et ils sont choisis de telle manière que le lecteur bienveillant aura bien de la peine à y trouver ce qu'on lui annonçait, de « belles pensées sur la Providence, la justice, le jugement à subir, après la mort, devant Osiris » (I, p. 42). Les textes des sarcophages sont à peine mentionnés<sup>(2)</sup> ; un chapitre comme celui qui doit assurer au mort sa réunion avec les membres de sa famille avait pourtant sa place naturelle dans ce

(1) Ces trois textes sont cités de trois manières différentes : le premier d'après les paragraphes de l'édition classique de Sethe, le second d'après les chapitres de la même édition et le troisième d'après la page de la traduction de Maspero. Cette dernière, faite au moment de la découverte de ces textes, est décidément périmée. —

(2) Est-ce parce qu'ils ne sont pas traduits en français ? Beaucoup étaient traduits dans RÆDER, *Urkunden zur Religion der alten Ägypter* (1916) ; depuis ils ont été longuement étudiés par KEES, *Totenglauben* (1925).



recueil. Le Livre des Morts ne reçoit que deux pages d'introduction<sup>(1)</sup> et quatre de texte, c'est trop peu ; d'autres chapitres devaient être donnés, entre autres le chap. XVII qui nous montre d'une manière si frappante le développement de ces textes au cours des siècles. Plusieurs hymnes religieux sont publiés dans la « poésie lyrique », les principaux s'y trouvent, mais on s'étonne de ne pas y voir figurer quelques-uns de ces hymnes populaires si proches des psaumes bibliques. M. Jean consacre sept pages aux petites compositions funéraires qui, à basse époque, ont remplacé le Livre des Morts ; elles ne méritaient point cet honneur, et ces pages auraient pu être employées plus utilement<sup>(2)</sup>. Les textes magiques, si nombreux, ne sont pas représentés du tout. L'auteur, qui nous donne les principaux textes mythologiques connus alors, aurait dû y ajouter celui connu sous le nom de « Théologie de Memphis ». Citant au long et au large les contes populaires, il aurait dû faire une place à la stèle de Bakhtan, dans laquelle on nous raconte l'histoire d'une princesse asiatique guérie par une statue divine envoyée d'Égypte. Aucun texte ne nous parle du culte divin ni du culte funéraire, c'est regrettable.

Dans les *textes historiques*, nous avons quelques biographies, un fragment du récit de la bataille de Qadech entre Ramsès II et les Hittites, et deux mentions d'arrivée de tribus asiatiques en Égypte, mais rien sur les nombreuses campagnes des pharaons du Nouvel Empire en Palestine et en Syrie ni aucun de ces chants de victoire, intéressants même s'ils ne nous donnent pas beaucoup de renseignements précis<sup>(3)</sup>.

Les *textes littéraires* sont abondamment représentés par les contes populaires et les hymnes. Les contes méritaient une large place, mais leur consacrer le tiers des pages réservées à l'Égypte, c'est trop. Malgré la pudique réserve de M. Jean<sup>(4)</sup>, les chants d'amour devaient être donnés ; ils n'ont rien de pornographique et certains sont d'une délicatesse et d'une fraîcheur admirables.

Les *textes sapientiaux* (morales ou gnomiques selon les variations de la terminologie de M. Jean) méritaient mieux que ce qui leur a été consacré. Il fallait tout d'abord y faire entrer les textes classés dans le « genre prophétique », car si certains les interprètent de la sorte, ils n'ont point emporté la conviction générale ; une note aurait suffi à signaler cette interprétation et les rapprochements qu'elle permet. La « satire des métiers » n'est pas un texte lyrique, elle fait partie intégrale de la littérature sapientiale. Les *Maximes*

(1) Introduction qui fourmille d'erreurs. Pourquoi l'auteur parle-t-il du *Dwat* (le séjour des morts) ? Le mot étant féminin en égyptien, il n'y a aucune raison d'en faire un masculin. — (2) Leur place est-elle due simplement au fait que ces textes ont été traduits au siècle dernier par un Français ? — (3) L'hymne de victoire de Ménéphthah dans lequel nous avons la mention d'Israël (d'où son nom de « Stèle d'Israël »), devait être publiée dans un ouvrage consacré au Milieu biblique. — (4) « En français », dit-il, « ils paraîtraient trop crus, aussi bien ceux du *Cantiq. des Cant.* (même dans la traduction CRAMPON) que les autres ! » (II, p. 355, n. 1).



d'Amememope qui ne pouvaient pas être publiées dans ce volume auraient dû être reprises et citées dans le troisième. Le défaut le plus grave de cette partie est dans le choix des traductions, M. Jean s'est contenté de citer des traductions françaises vieilles d'un demi-siècle, alors qu'il en avait d'excellentes en anglais et en allemand ; c'est d'autant plus grave que, lorsqu'il n'a point de traduction française, il sait avoir recours à elles. Des textes aussi importants que les *Maximes* de Ptahhotep n'ont qu'une place bien restreinte. Cette partie est loin de rendre les services qu'elle devrait.

Cet aperçu montre clairement le danger qu'il y avait pour M. Jean à vouloir traiter lui-même cette partie de son ouvrage ; s'il ne voulait pas de collaborateur, il devait réviser toutes ses traductions de textes égyptiens et commencer par les choisir avec plus de soin. En français nous n'avons aucun recueil d'ensemble, mais l'auteur aurait dû utiliser les publications allemandes et anglaises qui étaient à sa disposition<sup>(1)</sup> ; il aurait dû surtout prendre exemple sur ces publications pour ne pas faire dans ses notes un vain étalage de science quand ce n'était pas nécessaire. Certains textes sont annotés avec surabondance (cf. p. 318-20), d'autres n'ont rien du tout (cf. p. 331-35), sans raison apparente ni dans un cas ni dans l'autre. L'annotation semble faite au petit bonheur.

Dans le dernier volume, consacré aux idées religieuses et morales, la place de l'Égypte reste très restreinte. M. Jean, qui subdivise à l'excès les chapitres consacrés à la Mésopotamie, est par trop sommaire quand il touche à l'Égypte. Pour le Nouvel Empire, par exemple, trois divisions lui suffisent : le culte du dieu Amon, la révolution religieuse d'Aménophis IV et la Morale. Le contenu répond à la pauvreté des titres. Les différents chapitres offrent un curieux mélange d'idées générales vagues ou fausses et de quelques études de détail<sup>(2)</sup> ; l'auteur s'inquiète peu d'équilibrer harmonieusement l'ensemble de son travail. On s'étonne de trouver au cours des chapitres si peu de renvois aux textes publiés dans le second volume (une preuve de plus des lacunes de ce choix). Il lui arrive, à plus d'une reprise, de citer une traduction différente de celle qu'il avait déjà donnée (cf. II, p. 157 s. avec III, p. 255 s. ; II<sup>c</sup> p. 165 avec III, p. 259). Il manque une vraie étude d'ensemble de la religion ; ce sont presque uniquement des remarques de détail mises bout à bout et sans ordre apparent. Pour le Nouvel Empire, à part le développement politico-religieux du culte d'Amon et la révolution d'Aménophis IV, il semble que rien d'autre n'existe ; les hymnes publiés au second volume ne sont même pas étudiées. Les textes et les pratiques magiques qui devaient tenir une grande place dans la vie religieuse des Égyptiens ne sont pas mentionnés, et cependant ils jettent un jour bien particulier sur leur mentalité. M. Jean

(1) GRESSMANN, *Texte und Bilder*, 1<sup>er</sup> éd., 1909, pour les textes religieux, RÖDER, *Urkunden zur Religion der alten Ägypter* (1915), et pour les textes historiques BREASTED, *Ancient Records* (1906), pour ne citer que les principaux publiés au moment de la parution de l'ouvrage. — (2) En général ces études de détail sont empruntées à des auteurs français !

semble ignorer complètement les tendances plus populaires de la religion égyptienne, aussi bien les hymnes si intéressants de la fin du Nouvel Empire<sup>(1)</sup> que le culte des animaux qui a pourtant joué un rôle de plus en plus grand à la fin de l'évolution de la religion égyptienne. J'aurais voulu surtout y trouver un essai de caractériser la religion égyptienne par rapport à d'autres et de montrer ce qu'elle était aux différents stades où nous la connaissons le mieux.

Le troisième volume est le seul qui soit complété par des figures dans le texte et par des planches. Comme pour le reste, la place faite à l'Égypte est très réduite. Si l'auteur ne voulait y consacrer que 26 figures, il devait être d'autant plus judicieux dans son choix. Les reproductions sont souvent mauvaises ; sans nécessité, des dessins remplacent des photographies, et des dessins qui n'ajoutent ni beauté ni clarté aux images<sup>(2)</sup>. Six figures sont consacrées aux temples, mais les vues sont mal choisies, car les temples d'Eléphantine ou de Deir el Bahari sortent de l'ordinaire et ils n'auraient eu place que dans une étude plus développée. L'auteur parle (III, p. 66) du temple solaire d'Abousir, il était nécessaire de donner une image de sa reconstitution, car la description est peu claire. Plutôt que de donner une vue des pylones du petit temple de Khonsou à Karnak, il aurait dû en donner le plan ou, mieux encore, la reconstitution faite par Perrot et Chipiez (*Histoire de l'Art*, I, fig. 208) qui donne au profane une idée claire de ce qu'est un temple égyptien. Les vues des grands temples de Karnak et de Louxor ne permettent pas de se représenter ces monuments. Combien plus suggestive eût été une vue aérienne de l'ensemble des ruines de Karnak ! (cf. ERMAN, *Religion*, pl. 5). Une tombe préhistorique et une vue de la grande salle du tombeau de Seti I<sup>er</sup> ne permettent à personne de se représenter ce qu'est une tombe égyptienne ; quelques figures auraient suffi à en marquer l'évolution au cours des siècles.

Ce n'est pas le troisième volume seul qui aurait mérité une illustration, les premiers en avaient aussi besoin ; le texte en aurait été combien plus clair et plus suggestif.

Je ne veux pas entrer dans le détail des incorrections typographiques ; celui qui est au courant les corrige aisément, mais, l'ouvrage étant destiné à un public plus étendu, il eût été nécessaire de veiller avec d'autant plus de soin à ce que la correction typographique fût parfaite. Il est plus grave que les transcriptions n'aient pas été unifiées<sup>(3)</sup> et que les mêmes ouvrages ne soient

(1) Cf. ERMAN, *Religion der alten Ägypter*, 3<sup>e</sup> éd., p. 138 ss. — (2) Dans un autre domaine il est malheureux que l'auteur se soit contenté de publier un croquis schématique du plateau de bronze représentant une scène de culte sumérien, alors que l'objet étant au Louvre il était facile d'en avoir une bonne photographie. Le croquis pouvait être nécessaire pour les explications, mais la photographie ne devait pas manquer. Cf. LOTS, *Israël* (1930), pl. VIII, 1. — (3) Le même titre est traduit « Duc, *smet w'at* » en note « ami unique (du roi) » (II, p. 126) et « Le comte, l'Ami unique » (II, p. 136). Dans la même page on parle de l'amiral Aahmès

pas cités d'une manière uniforme<sup>(1)</sup>. La bibliographie est donnée en tête de chaque volume ; il eût été plus indiqué de n'en faire qu'une, les ouvrages étant groupés sous la rubrique des différents peuples. Elle aurait dû se borner aux ouvrages essentiels qui pouvaient guider plus loin ceux qui voulaient poursuivre leurs recherches.

En dépit des réserves nombreuses que nous avons dû faire sur la partie égyptologique qui est nettement inférieure, nous avons dans ces volumes beaucoup de matériaux précieux. Ils auraient mérité d'être présentés impeccablement et l'auteur aurait dû s'effacer davantage devant les textes. Dans l'étude de la religion il pouvait et devait introduire ses propres réflexions, mais en restant fidèle à l'esprit comme à la lettre des textes et des représentations en cause.

Si j'avais eu à composer un ouvrage sur le « Milieu biblique » j'aurais envisagé tout d'abord un volume consacré aux textes qui d'une manière très large touchent à la religion, et à ceux qui nous rapportent des événements historiques ayant eu une répercussion sur le peuple d'Israël, l'histoire et la civilisation cédant nettement le pas à la religion. Les textes auraient été naturellement complétés par un recueil de planches correspondantes. Un second volume aurait été consacré à l'étude de chacune des religions pour elle-même et en relation avec la religion d'Israël, volume pourvu de tableaux chronologiques et synchroniques, d'une bibliographie et d'un index soigné. Ainsi conçu, l'ouvrage serait un instrument indispensable à tous ceux qui, théologiens ou non, veulent connaître de près les peuples qui ont pu exercer une influence plus ou moins grande sur la religion d'Israël.

Tel qu'il nous est présenté, le *Milieu Biblique* de M. l'abbé Jean rendra des services, car en français nous n'avons encore rien de pareil, mais il faudra l'employer avec quelque prudence et savoir faire un judicieux triage entre ce qui est solide et ce qui est caduc.

Août 1937.

Geo. NAGEL.

et du roi Amasis Ier (II, p. 318). L'auteur parle du dieu Khensu ou Khonsu (II, p. 564) ou bien Honsu (III, pl. 65), du dieu R'a (II, p. 118) ou R'e (III, p. 252), du dieu Khnum (II, p. 565) ou Hnum (III, p. 701).

(1) Deux exemples seulement : III, p. 74, 75, BREASTED, *Ancient Records*, *Anc. Rec.* et *Anc. Records*. III, p. 74, BREASTED, *Religion*, p. 76, BREASTED, *Develop.* (dans ces deux derniers cas, il s'agit cependant du même ouvrage).